

Heidnischer Imperialismus

Les accords du Latran entre le Saint-Siège et l'Italie furent signés le 11 février 1929, au terme de négociations qui avaient commencé le 5 août 1926 et que Julius Evola s'était efforcé de torpiller en faisant paraître dans la presse italienne toute une série d'articles volcaniques dans lesquels il avertissait que l'Église, par ses doctrines et ses enseignements foncièrement égalitaristes et internationalistes, constituait une menace pour le fascisme et, au-delà, pour toute la « civilisation occidentale ». Publié au milieu de l'année 1928, *Imperialismo pagano*, qui reprenait, en les fondant, ces articles, enfonça le clou, sans pour autant susciter une polémique aussi âpre et paroxystique que celle que chacun d'eux avait déclenchée : en Italie, les (nombreux) partisans d'un rapprochement entre le fascisme et l'Église devaient déjà savoir qu'il était en bonne voie et que rien ni personne ne pourrait plus l'entraver. En revanche, le livre eut un certain retentissement à l'étranger, en particulier en Allemagne, dans la nébuleuse révolutionnaire-conservatrice, dont les figures étaient manifestement plus sensibles que la hiérarchie fasciste à l'« appel à la révolte » qui y était lancé, si bien qu'il fut publié en allemand dans une édition considérablement augmentée, revue et même modifiée, sous le titre de *Heidnischer Imperialismus*, en 1933. L'« appel » que lançait l'auteur était aussi un appel à « l'union des Deux Aigles, l'Aigle allemand et l'Aigle romain », en vue d'« une unité européenne ». D'ordre essentiellement matériel, militaire et politique, l'Axe Rome-Berlin proclamé le 1er novembre 1936 ne pouvait pas le satisfaire. Pour être efficace, transfiguratrice, l'« union » qu'il promouvait devait être fondée sur un « retour au passé », non pas dans ses formes, mais dans son esprit ; un « retour aux castes et à la hiérarchie qualitative ». Le système de castes de l'antiquité aryenne, « naturel » et endogame, qui maintenait la « pureté » raciale des « Hyperboréens nordiques », qui seuls avaient développé une véritable civilisation, s'était lentement décomposé sous l'influence corrosive de la religion sémitique et de l'« esprit sémitique », qui, transfusé dans l'Église catholique, avait précipité la désagrégation de l'Empire romain, organique, hiérarchique et dominé par un chef (Führer), désagrégation que l'« Occident », malgré quelques puissantes tentatives de restauration gibeline au « Moyen Âge », n'avait jamais pu endiguer. La « Renaissance » l'avait même aggravée. Le stade terminal était désormais atteint. Le livre, écrit à un point de vue nettement plus racial qu'*Imperialismo pagano*, se termine ainsi : « À ceux qui n'ont pas été brisés, à ceux qui n'ont pas été vaincus, nous proposons un symbole solidement enraciné dans la Tradition et nous affirmons que ce n'est que par un retour à la spiritualité solaire, à la conception vivante du monde, à l'ethos viril et païen et à l'idéal impérial, héritage sacré de notre sang nordico-aryen, que les forces de la révolte européenne pourront brûler dans l'âme qui leur manque encore, que cette âme seule pourra leur donner une conscience de soi absolue et qu'elle seule leur permettra de rompre le cercle de l'« âge sombre » que traverse l'Occident. » Plus modestement, nous publions la traduction française, avec une préface qui contextualise la publication du livre d'Evola, détaille la controverse qui l'a précédée et fait une comparaison entre la version originale et l'édition allemande, de *Heidnischer Imperialismus* (*).

Nous avons déjà souligné le fait que la doctrine messianique galiléenne, en raison de sa nature originelle, ne visait absolument pas à créer une nouvelle forme de vie sociale ou une nouvelle forme de religion. Elle avait un caractère typiquement anarchique, antisocial et défaitiste, qui ne pouvait que bouleverser tout ordre rationnel des choses. Elle était imprégnée, voire obsédée, par une seule préoccupation : le salut de l'âme de l'individu en vue de l'avènement, annoncé comme imminent, du « Royaume de Dieu ».

Mais, lorsque la promesse de ce « Royaume » s'éloigna au point de s'évanouir, les forces qui avaient placé tout leur espoir dans son avènement s'effondrèrent sur elles-mêmes et la religion sémitique, d'individualiste qu'elle était, prit un caractère socialiste. L'ecclesia, la communauté de vie des croyants, comprise comme un moyen impersonnel et mystique de répondre au besoin mutuel – besoin d'aimer, de servir, de communiquer, besoin de confirmation mutuelle et d'interdépendance de vies individuelles qui ne se suffisent pas à elles-mêmes, remplaça dans les âmes la réalité évanescante du « Royaume de Dieu ».

L'ecclesia, dont nous venons de parler, doit être nettement distinguée de ce qui deviendra l'organisation catholique. Cette organisation résulta de la romanisation progressive de l'ecclesia primitive, dont elle trahit l'esprit dans une certaine mesure et dont elle étouffa l'élément sémitique au profit d'un principe d'autorité hiérarchique et d'un corpus symbolique et rituel. Il est important de comprendre dans sa réalité originelle l'ecclesia des premières communautés chrétiennes, qui se formèrent à une époque où l'influence directe de Jésus cessa et où le sentiment de l'avènement du « Royaume » s'estompa. C'est à cette époque-là que commença à se développer la force qui devait donner naissance au type de la société euro-américaine moderne.

Dans l'Empire, le principe est : hiérarchie, mise en possession d'un pouvoir d'ordre supérieur. Dans l'ecclesia chrétienne primitive, il était : égalité, fraternité. Dans l'Empire, il existe des relations personnelles de dépendance : des maîtres et des serviteurs. Une de ses formes les plus achevées était le système des castes. Dans l'ecclesia, ces relations perdirent leur caractère personnel : c'était une association d'êtres égaux, sans chefs, sans distinction de classes ou de traditions, dont la cohésion n'était assurée que par l'interdépendance et le même besoin spirituel. En d'autres termes, elle donna naissance à la socialité, une simple vie commune, une union dans quelque chose de collectif, dans une solidarité égalitaire. Et, comme nous l'avons dit, l'esprit se fit le destructeur de l'esprit.

Une nouvelle chute se produit avec la Réforme. La Réforme représente le grand effondrement de l'humanité nordique : la dégénération, l'écrasement de la force qui avait animé la lutte de l'Empire

contre le joug papal. Dans l'idéal des Hohenstaufen nous retrouvons en effet les principes de liberté, d'indépendance et d'individualité propres à l'ethos originel des tribus allemandes. Mais, au Moyen Âge, ces valeurs, qui étaient telles qu'elles purent se concilier avec l'idéal hiérarchique, livrèrent une bataille spirituelle : au fond, elles revendiquèrent un principe hiérarchique plus élevé, plus solaire, plus viril, plus parfait que celui que l'Église, qui avait adopté la voie du compromis, était en mesure d'offrir. Durant la Réforme, ces mêmes forces nordiques eurent une attitude exactement inverse : elles ne se libérèrent de l'emprise de Rome que pour enterrer en même temps les restes de l'autorité hiérarchique, de la romanité et de l'universalité que pouvait encore offrir l'Église ; ce qui ranima, par le truchement de l'Église, les forces mêmes qui avaient façonné les premières communautés chrétiennes. La Réforme permit à l'aspect inférieur, « socialiste », du christianisme primitif, de reprendre le dessus sur ce que l'Église avait de romain. L'intransigeance protestante mit fin au compromis catholique non pas au profit de l'Empire, mais de l'anti-Empire.

Malgré tout, les peuples allemands conservaient encore trop d'éléments nordiques dans leur sang pour que ce bouleversement leur soit immédiatement fatal. Malgré le schisme, les peuples allemands ont été, jusqu'à l'éclatement de la Guerre mondiale, ceux chez qui, plus que chez tous les autres, un régime impérial et presque féodal a pu être préservé – en même temps qu'un vif sentiment des valeurs viriles et nordiques de l'honneur, de la fidélité et de la hiérarchie.

Il en alla tout autrement chez les peuples anglo-saxons, surtout après qu'à la révolution religieuse eut succédé la révolution politique, que l'Humanisme et les Lumières eurent porté leurs fruits, que la décadence du principe d'autorité dans l'ordre spirituel entraîna la décadence du principe d'autorité dans l'ordre social et ensuite aussi dans l'ordre moral et que les ferment d'agitation et de décomposition de la révolution jacobine se furent répandus dans le monde.

Dans un tel contexte, nous constatons en effet que la Réforme, à l'origine une révolution religieuse, transforma radicalement l'idée politique elle-même. En libérant les consciences de l'autorité de Rome, elle donna un caractère social à l'Église et la rendit immanente ; elle fit de l'ecclesia dans sa forme primitive une réalité politique plus ou moins sécularisée.

La Réforme substitua la hiérarchie par en haut par la libre communauté des croyants, affranchis des liens de l'autorité, devenus chacun anarchiquement leur propre arbitre et en même temps tous égaux les uns aux autres. En d'autres termes, elle précipita l'Europe dans le « socialisme ». En opposition à l'idéal impérial, le protestantisme ouvrit la voie à une organisation qui ne repose pas sur des chefs, mais sur la somme des individus isolés qui la composent ; une organisation d'origine inférieure et qui se

réduit à des liens impersonnels, à une réalité purement collective qui se gouverne elle-même et se justifie par elle-même.

Cette tendance, qui s'empara rapidement des peuples anglo-saxons, aboutit aujourd'hui elle aussi à une universalité ou « catholicité » antithétique à la fois à l'universalité romaine et médiévale et à celle qui, dans un sens étroit, fut celle de l'Église elle-même ; de même que, dans les différentes nations, elle efface, en les réunissant, la différence entre les individus par un lien purement social, ainsi elle a tendance à abolir l'identité et les prérogatives des différentes nations en les mettant toutes sur un pied d'égalité dans l'universalisme anonyme de l'idéal d'une « Société des Nations ». En même temps, la religiosité s'humanise de plus en plus et tend à se confondre avec la socialité. C'est ce dont témoignent, dans les pays protestants, les tentatives récentes de création d'une « religion du service social », d'une « religion du travail » et la prédominance croissante de l'intérêt et de l'intransigeance moraliste sur tout intérêt spirituel et métaphysique.

En somme, la Réforme sépare avec cohérence l'aspect chrétien (dans sa forme modérée de simple idéal d'état de vie collective) du noyau pagano-chrétien des pays catholiques et réalise un type distinct d'État : l'État démocratique, l'anti-Empire, l'auto-gouvernement des masses, souveraines d'elles-mêmes, le nivelingement concomitant des individus dans un solidarisme anarchique et fiévreux, avec, pour la galerie, des gouvernants ombrageux qui sont au service des serviteurs dans la mesure où ils sont de simples « représentants » des masses, dont ils dépendent et devant lesquelles ils sont responsables – au lieu que celles-ci soient responsables devant eux et qu'ils soient, en tant que chefs supérieurs, le principe de l'autorité absolue.

Bien entendu, tout ne s'arrête pas là. De façon cachée et imperceptible, la reconstitution de l'ecclesia sous une forme laïque réveille l'élément sémitique et les pays protestants sont ceux où le capitalisme et la ploutocratie ont pris leur forme la plus caractéristique ; où, dans les coulisses de la « liberté » démocratique, le Juif tout-puissant réapparaît, maître des forces et des hommes d'un monde profané par la finance apatride. Ainsi s'annonce la chute finale, l'avènement du collectif pur, conformément au mythe prolétarien de la « Troisième Internationale » et à la mission prophétique des Soviets.

Nous n'avons donc qu'une seule alternative.

Il est vain de combattre des effets sans connaître les causes lointaines et secrètes dont ils découlent, vain de penser qu'une réaction politique produirait son effet, si elle ne prenait pas racine dans une révolution spirituelle correspondante.

L'Église est une demi-mesure. L'Église est trop peu pour nous. Nous avons besoin de beaucoup plus. Nous avons besoin d'une véritable contre-Réforme. Et cette contre-Réforme consiste en un retour à la pureté de l'ethos aryen originel, aux forces pures de la tradition nordico-romaine, au symbole impérial de l'Aigle.

C'est la première restauration. Elle prendra du temps, mais nos nations européennes doivent faire un choix : soit elles seront effectivement vaincues par les forces convergentes du protestantisme et du judaïsme et s'organiseront définitivement selon le modèle républicain et démocratique de la société anglo-saxonne, en choisissant une religion inhérente à la socialité, dans laquelle le spirituel ne sera qu'un moyen pour atteindre des buts temporels, au point d'être mis au service d'une mystique ahrimanienne de l'« homme collectif » anonyme, soit elles doivent se consacrer à un redressement et à une reconstruction, à une contre-révolution, afin de réaliser ainsi l'idéal d'un autre État.

De même que la révolution protestante mit fin au compromis catholique et conduisit l'Occident à adopter les formes et les valeurs de la société démocratique, ainsi nous devons, à l'encontre de la Réforme, en finir avec ce même compromis en affirmant l'autre possibilité : celle qui s'était annoncée dans la lutte du Saint-Empire romain germanique contre l'Église. La restauration intégrale de la tradition nordico-romaine doit nous permettre de créer un État à la fois nouveau et ancien, porté par les valeurs de la hiérarchie, d'une organisation d'ordre supérieur, de l'aristocratie, de la domination et de la Sagesse, c'est-à-dire les valeurs impériales que l'Église, dans sa meilleure période, adopta en partie et qui, après l'échec de son expérience bimillénaire, doivent être affirmées de manière pure, nette, sans déguisement ni atténuation, par des hommes qui n'ont pas honte de leur noblesse primordiale et qui, fidèles aux forces originelles du noble aryâ, à sa spiritualité ourano-solaire et à ses symboles héroïques, osent enfin, dans une Europe en déclin, socialisée et sémitisée, se dire impérialistes païens.

Julius Evola, Impérialisme païen, traduit de l'allemand par Bruno Cariou, Cariou Publishing, 2023.